

M. Lullson

ÉDOUARD NOËL

A

Dr. W. J. LEYDS
Frankenstr. 337
BREMEN

L'EMPEREUR ALLEMAND

SONNET AU PRÉSIDENT KRUGER

Dits par M. Raphaël DUFLOS

Sociétaire de la COMÉDIE-FRANÇAISE



Prix : 1 franc

PARIS
LIBRAIRIE THÉÂTRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1901

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

A

L'EMPEREUR ALLEMAND

SONNET AU PRÉSIDENT KRUGER

DU MÊME AUTEUR

Brumaire, scènes historiques de l'an VIII (1799). Un beau volume in-8°. Ernest Flammarion, éditeur.

Les Cent Jours, scènes historiques de 1815. Un beau volume in-8°. Charles Delagrave, éditeur.

Suzanne, *conte patriotique d'Alsace*, en vers. Un volume in-18. P.-V. Stock, éditeur.

etc., etc.

En préparation :

Babet la Bouquetière, roman historique.

ÉDOUARD NOËL

A

L'EMPEREUR ALLEMAND

SONNET AU PRÉSIDENT KRUGER

Dits par M. Raphaël DUFLOS

Sociétaire de la COMÉDIE-FRANÇAISE



PARIS

LIBRAIRIE THÉÂTRALE

30, RUE DE GRAMMONT, 30

1901

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et Norvège.

*Il a été tiré à part
dix exemplaires de cette brochure
sur papier de Hollande*

AU PRÉSIDENT KRUGER

Salut, noble vieillard, qu'une guerre inhumaine,
Faites au mépris des Lois et de la Liberté,
Força d'abandonner cette terre Africaine
Où ton peuple résiste encore avec fierté!...

Honneur à toi!... Vers nous, c'est un Dieu qui t'amène;
Paris t'offre en ce jour son Hospitalité.
Ta gloire a retenti sur ces bords de la Seine,
Te précédant, te conquérant Droit de Cité!...

Tu passes parmi nous, fier et vivant exemple
De l'Héroïsme antique adoré dans le Temple;
Tu fus, tu restes grand... Tu n'es pas abattu.

Dignement, saintement, tu gravis ton Calvaire,
Soulevant sur tes pas le transport populaire;
Et le Monde indigné proclame ta Vertu!...

24 novembre 1900.

A

L'EMPEREUR ALLEMAND

*Victrix causa Diis placuit,
sed victa Catoni.*

I

Alors, quand ce vieillard, que protégeait son âge,
S'en allait vers vous confiant,
Qu'il avait accompli ce périlleux voyage,
Qu'il apparaissait en croyant ;

Quand, ayant traversé les déserts de l'Afrique
Et franchi les mers aux flots bleus,
Il était acclamé par notre République,
Semblable à l'envoyé des Cieux ;

Quand il se présentait simple, comme un apôtre,
Défenseur d'un peuple opprimé,

La Bible en sa main droite et vous montrant de l'autre
Son flanc par le fer abimé;

Quand il vous croyait grand, quand il vous croyait juste,
Aussi juste, aussi grand que lui;

Quand il se rappelait votre parole auguste
Pour revendiquer votre appui;

Quand il venait, n'ayant au cœur que des prières,
Sur les lèvres qu'un mot : Pitié!..

Quand sa douleur poignante émouvait jusqu'aux pierres
De son chemin mal défrayé;

Quand il accomplissait un saint pèlerinage
Au milieu de cris triomphants,

Implorant, lui, vaincu, votre haut patronage
Pour des femmes, pour des enfants;

Quand il marchait vers vous, le cœur plein d'espérance,
Comme un Chrétien va vers son Dieu,

Quand il vous suppliait d'apaiser sa souffrance,
D'arrêter le fer et le feu;

Et lorsque vous n'aviez même qu'un mot à dire,
Vous, le César fier et puissant,

APPEL PRESSANT EN FAVEUR DE L'ARBITRAGE

*à Sa Majesté Edouard VII,
Roi d'Angleterre, Empereur des Indes.*

Prince, qui montez sur le trône, au milieu de tous ces troubles, ne vous sentez-vous pas ému à l'idée que cette lutte sanglante va continuer sous votre règne !

Le sceptre du nouveau Roi Edouard VII, sera-t-il — à peine sorti de sa gaine — rougi par le sang. Sire, marquez le commencement de votre règne par un grand acte, arrêtez l'effusion du sang, daignez imposer votre volonté à vos ministres en ordonnant une suspension d'armes, qui serait le prélude de l'arbitrage.

C'est au nom des Amis de la Paix, au nom des femmes Anglaises et Boërs qui pleurent leurs époux, leurs frères, leurs amis tués sur les champs de bataille, que nous vous demandons votre bienfaisante et nécessaire intervention.

Sire, votre élévation au trône d'Angleterre, vous a fait tout puissant, soyez clément, juste et généreux. D'un geste, arrêtez le carnage qui s'accomplit dans le sud de l'Afrique, faites rentrer les épées dans leurs fourreaux, car le sang de vos soldats, a déjà trop rougi les collines du Transvaal.

Grâce ! crient les femmes Boërs et Orangistes. Grâce ! crient leurs sœurs de l'Univers. Sire, écoutez ces voix suppliantes, qui, au nom de l'humanité, réclament l'arbitrage.

Faites monter de votre cœur à vos lèvres les paroles de paix et de concorde ; et l'univers, saluera en votre Majesté ue Souverain magnanime. Le souvenir de votre Auguste Mère vous en fait un devoir, l'honneur de l'Angleterre vous le commande, son passé glorieux l'exige, sa destinée en dépend...

Sire, daignez consulter votre cœur, et interroger votre conscience.

Philippe Deschamps.

resser le montant des abonnements en
dats-poste à M. HERBIN, imprimeur à
luçon (Allier).

thète de nationaliste.

Pourquoi cela ?

Je sais bien que, avant le premier tour de scrutin, M. de Caraman ne s'était pas présenté comme tel ; mais, en présence du ballottage, il n'hésita plus, il accepta le concours de la Ligue de la Patrie Française, et notre ami Gabriel Syveton fit entendre sa convaincante et limpide parole en faveur du candidat dans plusieurs réunions.

Si M. de Caraman a obtenu plus de 8,000 suffrages, il les doit, j'en suis convaincu, au programme si simple, si clair, si net du nationalisme, c'est-à-dire à l'union de tous les bons citoyens, sans distinction de partis, contre un ministère justement détesté et une majorité parlementaire tombée dans le plus profond mépris.

Cette hésitation de la part des candidats se renouvellera plus d'une fois, j'en ai peur, lors des élections générales.

On a tant calomnié déjà et l'on calomnierait tellement encore, d'ici là, le nationalisme, on l'a tellement représenté — ce qui est absolument faux — comme une coalition des anciens partis contre la République, tandis qu'il n'est qu'un effort des braves gens vers une République plus habitable, que, souvent, un candidat timoré, dont le programme sera d'ailleurs à peu près le nôtre, ne voudra pas adopter tout d'abord le mot « nationaliste », sauf à s'y résigner en cas de ballottage.

Cela rappellera la fameuse scène du Médecin malgré lui où Sganarelle s'écrie, après avoir été roué de coups de bâton par Valère et par Lucas : « Eh bien, messieurs, qui...

Pour calmer les fureurs d'un souverain Empire
Souillé déjà de tant de sang ;

Quand ce vieillard n'avait, pour défendre sa cause,
Que sa grande simplicité ;

Quand il ne demandait, Sire, pas autre chose
Que d'être par vous écouté ;

Quand il nous apparut, superbe en sa défaite,
Plus grand que s'il était vainqueur,
Avec ses cheveux blancs qui couronnaient sa tête
Et l'amour de son Peuple au cœur ;

Qu'il passait, soulevant la clameur populaire
A travers le Monde indigné ;

Qu'à sa cause, excitant une juste colère,
Tout l'Univers était gagné ;

Et, contre l'oppresseur, quand votre peuple même
Prenait parti pour le vaincu

Qui porte, comme vous, au front, un diadème,
La couronne d'un Chef... élu ;

Quand tout parlait pour lui, quand les voix de la terre
Montaient avec sa voix vers vous ;

Quand il avait gravi son douloureux calvaire
En meurtrissant ses deux genoux ;

Quand il avait laissé derrière lui des braves
Qui luttent toujours en guerriers ;

Qu'il marchait le front haut, plus fier, sous ses entraves,
Que s'il eût porté des lauriers ;

O honte!... Vous n'avez, dans votre âme aussi sèche
Que le sable au désert brûlant,
Trouvé pas autre chose,... une froide dépêche
Pour dire à ce vieillard : va-t'en!...

II

Va-t'en!... C'est le mot qu'à la bête
Qui lui mord le pied en passant,
L'homme dédaigneusement jette,
« Animal, lui dit-il, va-t'en!... »
C'est le mot de suprême injure
Qu'on réserve, en leur flétrissure,
Au parricide, au criminel;
L'arrêt qui frappe et qui condamne
La maudite et la courtisane,
Que seul peut dicter l'Éternel!...

Va-t'en!... C'est le sanglant outrage
Qu'à Judas qui trahit son Dieu,
Le peuple indigné, dans sa rage,
Jeta des marches du Saint Lieu.
C'est le cri qui monte et qui gronde
Dès le commencement du monde,
Poursuivant, en tous lieux, Caïn

Le fratricide, dont le crime,
En défiant sa victime,
Epouvanta le genre humain!...

C'est le cri d'horreur, d'anathème,
Du haut du Ciel qu'à l'apostat,
Prenant en pitié son blasphème,
Le Seigneur outragé jeta.
Ce mot qui voue à l'infamie,
A la honte, le crime impie,
Ce mot terrible, je l'entend...
Retentissant comme un tonnerre,
Pour flétrir la femme adultère,
C'est lui que Dieu dit à Satan!...

Et c'est ce mot cruel, ô Sire,
Ce cri de malédiction,
Que vous n'avez pas craint de dire
Dans un jour d'aberration.
Avec l'orgueil de votre race,
Vous le jetâtes à sa face,
Sans détourner votre regard;
Dans votre hautaine colère,
Pour l'étonnement de la Terre,
Vous l'avez dit à ce vieillard!...

III

Vous l'avez rejeté même, comme on rejette
Du pied, le maudit, le lépreux,
Oubliant qu'il portait saintement sur sa tête
L'auréole du malheureux !

Vous l'avez arrêté brusquement sur sa route,
Vous avez brisé son espoir ;
Vous n'avez même pas consolé d'un seul doute
L'amertume de son devoir.

Ah ! Sire, prenez garde, il en est temps encore,
Voulez-vous braver l'Univers?...
Pour la cause de Dieu, cet Homme vous implore...
Il veut que vous brisiez ses fers!...

Craignez que le courroux du Ciel, bientôt peut-être,
Vengeant les Peuples sur les Rois,
Si vous ne l'écoutez, ne vous fasse connaître
Que seuls les Peuples ont des droits ;

Qu'ils ne les ont remis en votre main suprême,
 Confiants dans votre équité,
Que pour que vous soyez, au nom de Dieu lui-même,
 L'Arbitre de l'Humanité!...

L'Humanité qui porte, en ses flancs, l'espérance,
 Songez-y bien, du Droit vainqueur,
Et qui sait qu'elle peut endurer sa souffrance,
 Qu'apparaît toujours un Vengeur.

Si vous ne voulez pas plus tard qu'on vous maudisse,
 Et que soit flétri votre nom,
Sire, écoutez la voix de l'Humaine Justice
 Qui monte inonder votre front.

2 décembre 1900.

